

Par une coïncidence étrange, presque à la même époque où le duc de Rohan prenait cette détermination, survenait entre le comte et la comtesse du Luc la rupture qui rendait à celle-ci toute sa liberté et lui permettait par conséquent de se fixer où bon lui semblerait.

Le premier soin de M^{me} du Luc, aussitôt après s'être installée dans sa maison de la rue de la Cirénaie, avait été de s'informer de son ancienne amie. Les deux dames, très-isolées l'une de l'autre, s'étaient revues avec plaisir. Cependant les deux ou trois premières visites s'étaient passées sans que l'une ou l'autre se décidât à laisser voir au fond de son cœur et fit preuve de ces élans de franchise dont à l'époque de leur première jeunesse, elles étaient si prodigues.

Madame du Luc, surtout, malgré la grande hâte qu'elle avait mise à rechercher son ancienne amie, usait envers elle d'une réserve que celle-ci ne savait à quoi attribuer et qui, à bon droit, lui semblait extraordinaire.

Cette réserve à laquelle son amie ne l'avait nullement accoutumée, avait piqué la duchesse au jeu, et, en éveillant sa curiosité, lui avait donné le désir de lire de nouveau dans ce cœur qui semblait s'obstiner à lui demeurer fermé.

Le jour où nous retrouvons madame du Luc chez la duchesse de Rohan, elle s'était fait précéder d'une lettre pour lui annoncer sa visite ; c'était la troisième fois que les deux dames se voyaient depuis le mariage de la comtesse.

Nous noterons en passant que bien que la duchesse de Rohan eût beaucoup entendu parler de M. le comte du Luc, comme elle habitait Poitiers lors du mariage de son amie, elle ne connaissait pas personnellement le comte.

Lorsque Jeanne pénétra dans le boudoir de la duchesse, après le départ de M. de Lectoures, les deux charmantes femmes se jetèrent dans les bras l'une de l'autre et se firent à l'envie toutes ces caresses dont les femmes sont si prodigues entre elles, puis elles s'installèrent sur des coussins auprès du feu, et la duchesse ferma sa porte, afin de ne pas être dérangée par des fâcheux où des importuns.

— Maintenant, me voici toute à toi, ma belle Jeanne, dit en souriant la duchesse, nous allons pouvoir causer cœur à cœur, Tu me restes, n'est-ce pas ?

— Tu me sembles, ma chère Marie, si heureuse de me voir et, de mon côté, je suis si charmée de ta réception, que je voudrais ne plus te quitter ou du moins ne me séparer de toi que le plus tard possible.

— Qui t'en empêche ?

— Mon Dieu, tu le sais, j'habite à l'autre extrémité de Paris ; je suis venue, comme une petite bourgeoise, en croupe sur la mule de mon majordome. Je t'avoue que je suis très-peureuse et que, la nuit venue, je ne me soucierais guère de me trouver à travers chemins, n'ayant pour unique défenseur que maître Restaut, qui est certainement un très-brave homme, mais qui n'a jamais prétendu à la réputation d'un Roland ou d'un Renaud.

— Pas même à celle de Gauvin ni d'Amadis de Gaule, n'est-ce pas, ma chérie ? dit la duchesse avec un fin sourire.

— Non, pas même à celle-là, méchante. D'ailleurs le digne homme a près de cinquante ans, âge plus que canonique, comme tu le sais.

— Moi je ne sais rien du tout. J'ai pour système, mignonne, de regarder les gens, non pas à leur extrait de baptême, mais à leur visage. Voyons, qu'allons-nous faire ?

— Nous allons d'abord causer, je suis venue exprès pour

cela, et causer avec toute franchise, si tu veux bien me le permettre, ma chère Marie.

— Oh ! oh ! Jeanne, tu te résouds donc enfin à sortir de ta réserve ?

— Tu es injuste envers moi, ma belle. Cette réserve que je m'imposais et que tu me reproches, les circonstances l'exigeaient.

— Et maintenant ces circonstances ont changé ?

— Non, elles sont toujours les mêmes, mais j'ai besoin de toi et je viens te demander tes conseils, ton aide et ton appui. Tu vois que cette fois tu ne pourras pas m'accuser de manquer de franchise.

— Non, certes, ma chérie, aussi je ne t'en veux plus d'ailleurs, tu sais, je n'en doute pas, que quoi que tu me demandes te sera toujours octroyé d'avance.

— Je le sais et je t'en remercie.

— Que se passe-t-il donc ?

— Il se passe, ma chère Marie, que ma situation devient intolérable, et que je veux en sortir à tout prix.

— Comment, est-ce que ton mari ?...

— Mon mari m'a abandonnée il y a deux mois, en m'accablant de l'avoire trompé, en m'accablant d'injures et en me donnant sa foi de gentilhomme que jamais il ne me pardonnerait l'insulte qu'il prétend que je lui ai fait.

— Oh ! mon Dieu, mais je tombe des nues. Comment ta situation est-elle aussi grave et tu ne me le disais pas ?

— J'ai hésité jusqu'à ce moment. Je suis innocente, Marie, je te le jure, non-seulement de fait, mais même de pensée.

— Oh ! je le crois.

— Malgré ses torts envers moi, je conserve pour lui au fond du cœur une passion aussi vive qu'aux premiers jours de notre mariage. Mais il m'a blessée cruellement, il a été sans pitié pour moi, ne m'a pas laissé le droit de me défendre, et, sur un soupçon qui ne reposait sur rien, il m'a abandonnée, je te l'ai dit. Mais, si j'aime mon mari, j'ai à défendre mon honneur. Je veux me venger.

— Je comprends cela ; je t'y aiderai, Jeanne.

— Tu le dois, Marie, car toi seule est cause de ce qui m'arrive.

— Moi ? fit-elle avec surprise.

— Hélas ! oui, Marie, toi ! Oh ! rassure-toi, ma chérie, je ne t'accuse point. Tu es cause de mon malheur, c'est vrai, mais cause innocente.

— Voyons, c'est un rêve ! comment est-il possible que moi ?...

— Non, ma belle, c'est une réalité.

— Mais comment ?...

— Je vais te le dire, Marie.

— Pauvre chère Jeanne, parle, ne me cache rien.

— Voici comment cela s'est passé : mon mari était absent du château de Mauvers dont il était parti aussitôt après le souper pour se rendre à Paris, lorsque vers neuf ou dix heures du soir un étranger se présenta au château et réclama l'hospitalité, se disant porteur de dépêches importantes pour le comte du Luc. Cet étranger se nommait, disait-il, le baron de Sérac.

— Le baron de Sérac ! Mais ce nom est un de ceux...

— Que ton mari a coutume de prendre lorsqu'il voyage et qu'il veut conserver l'incognito. Je le sais maintenant. Je l'ai appris à mes dépens ; malheureusement alors je l'ignorais.

— Continue, continue, ma pauvre Jeanne.